

Le Contrat de Mariage

Comédie en deux actes
de Jérôme VUITTENEZ



Cette pièce est sous licence **Creative Commons**

<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/2.0/fr/>

Vous êtes libre de de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

- Vous devez citer le nom de l'auteur original
- Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

Caractéristiques

Durée approximative: 60-70 minutes

Distribution :

- INGRID : La secrétaire qui visiblement est la seule à **vraiment** travailler dans cette entreprise.
- MONSIEUR TULLE : Patron de l'entreprise Tulle Père et fils et coureur de jupon devant l'éternel.
- LE MARI : Mari de la secrétaire, jaloux, maladroit et étourdi.
- L'INFORMATICIEN : Technicien de l'informatique, plus préoccupé par son téléphone portable que par sa conscience professionnelle.
- LA COLLEGUE : Amie de la secrétaire qui use de mauvais esprit à tour de bras.
- L'ACTIONNAIRE : Bouriscoteur qui vient vérifier que l'entreprise est en bonne santé, et qu'elle mérite qu'on continue d'y investir de l'argent.
- L'AMIE : Egalement amie de la secrétaire, pas très futée.
- LE CLIENT : Le Comte de la Suchy en Bray qui marie sa fille demain, et qui n'a pas encore ficelé les détails de la cérémonie.

Décor : L'ensemble de la pièce se déroule dans un bureau, avec un ordinateur, une chaise à roulette et une armoire (au moins)

Public: Tout public

Synopsis : « Tulle Père et Fils » est une entreprise qui vend des articles de mariage. A la veille du week end, un gros client passe une commande étrange pour le lendemain. Monsieur Tulle essaie de motiver ses employés pour faire signer le contrat rapidement. Mais le sort s'acharne...

L'auteur peut être contacté par courriel à l'adresse
suivante : postmaster@merome.net

*Le rideau s'ouvre sur un bureau où une secrétaire s'affaire sur un ordinateur, il est 17h00, vendredi soir, la secrétaire s'apprête à partir en week-end.
Son patron entre au moment où elle prend sa veste pour partir.*

(Acte I)
Scène 1

MONSIEUR TULLE : Ah Ingrid, Dieu soit loué, vous êtes encore là. J'ai encore besoin de vous une petite seconde.

Elle enlève sa veste

INGRID : Que se passe-t-il ?

MONSIEUR TULLE : Une grosse commande, une très grosse commande. Le Comte de la Suchy-en-bray marie sa fille demain, il vient de m'appeler et nous a faxé une commande gigantesque. Il faut faire un contrat. Il passe le signer tout à l'heure.

INGRID : Un contrat ? À cette heure ?

MONSIEUR TULLE : Le mariage a lieu demain !

INGRID : Il n'aurait pas pu s'y prendre plus tôt ?

MONSIEUR TULLE : "Mariage et compagnie", notre principal concurrent lui a fait faux bond, leur patron est en plein divorce, les actionnaires se sont désengagés, ils ont de graves problèmes financiers. C'est l'occasion du siècle de leur damer le pion une fois pour toutes. C'est qu'avec les Chinois, et puis les 35h, les temps sont durs, il faut se diversifier.

INGRID : Eh oui.

MONSIEUR TULLE : Je réfléchis depuis longtemps à une extension de nos activités.

INGRID : Ah oui ?

MONSIEUR TULLE : "Entreprise Tulle - père et fils, articles de mariage", ça fait un peu has been, c'est dépassé. Aujourd'hui, les gens ont le bon goût de faire une fête même quand ils se séparent. J'ajouterais bien à notre catalogue "Articles de mariage... et de divorce".

INGRID : Ça c'est une idée originale.

MONSIEUR TULLE : Oui d'autant que si je ne me suis jamais senti l'âme d'un marieur, contrairement à mon père qui a créé l'entreprise à l'occasion du mariage de ses soeurs (trois mariages d'un coup : une belle affaire !), j'ai déjà causé pas mal de séparations, si vous voyez ce que je veux dire.

INGRID : Vous êtes incorrigible, Monsieur Tulle.

MONSIEUR TULLE : Et encore, vous n'imaginez pas à quel point... Mais revenons à notre commande et à notre contrat, je vous lis le fax comme il m'arrive :

* Un lâcher de ballons sur le parvis de l'église, classique.

* Un lâcher de colombes sur le parvis de la mairie, romantique.

* Un lâcher de ... (*il s'approche de la feuille*) sangliers avant le repas, à l'apéritif, c'est plus original, mais on saura faire. Moi tant qu'on paye...

INGRID : Où va-t-on trouver des sangliers ? A cette heure ?

MONSIEUR TULLE : Justement, c'est la bonne heure pour les sangliers, ils vont bientôt sortir du bois ! (*sa plaisanterie tombe à plat*) On trouvera (*reprenant son sérieux*). On demandera à Roger, du service expédition, il est chasseur.

INGRID : Vous croyez qu'il en aura sous la main ?

MONSIEUR TULLE : Au pire, ce sera des sangliers morts, ou empaillés.

INGRID : Vous voulez faire un lâcher de sangliers morts ? A un mariage ?

MONSIEUR TULLE : Ben moi je fais ce que demande le client, il n'a pas précisé si les animaux devaient être vivants ? Les ballons de baudruche ne sont pas vivants non plus, par exemple.

INGRID : Tout de même, des bêtes empaillées, à un mariage... Il pourrait mal le prendre.

MONSIEUR TULLE : Vous avez raison, il faut qu'on blinde ça sur le contrat. Faites figurer en petits que les sangliers ne seront pas forcément vivants. Ou pas tous. Enfin tournez ça pour que ça ne se voie pas trop, et qu'il signe, quoi !

INGRID : (*hésitante*) ... Bien

MONSIEUR TULLE : Et puis le reste, comme d'habitude, cotillons, set de tables, menus, ... Tout est là. (*lui tendant le fax*) Vous me remettez ça au propre, on attend qu'il passe pour signer et voilà. C'est l'histoire de quelques minutes. Il était en partance quand il m'a appelé il y a une seconde.

INGRID : Bon, il faut que je prévienne mon mari.

MONSIEUR TULLE : Faites donc.

La secrétaire empogne le téléphone et compose un numéro.

INGRID : Allô chéri ? C'est moi !

Oui, rien de grave, je t'appelle du bureau, je serai un peu en retard.

Je sais pas, une heure, le temps de faire signer un contrat.

Oui, je sais, c'est vendredi.

Je sais, oui, on devait sortir ce soir.

Mais non, je ne te raconte pas d'histoires. Qu'est-ce que tu vas encore t'inventer ?

Par contre, il faudrait que tu passes chercher le petit à l'école.

Tu peux faire ça ? T'es un amour. Tu n'oublies pas hein ?

Je reviens dès que j'ai terminé.

Oui, moi aussi, je t'aime.

Monsieur Tulle est pensif et soucieux

INGRID : Vous avez l'air tout bizarre ?

MONSIEUR TULLE : Je viens de me souvenir d'une chose désagréable.

INGRID : Désagréable ?

MONSIEUR TULLE : Oui, enfin, pas pour moi... C'est en relisant le nom de ce client, là. Je me suis dit, j'ai déjà vu ce nom là quelque part.

INGRID : Et alors ?

MONSIEUR TULLE : Je crois que j'ai eu une aventure avec sa femme.

INGRID : Et... Il est au courant ?

MONSIEUR TULLE : Eh bien, c'est à dire que oui, il a trouvé une photo de moi dans le portefeuille de sa femme.

INGRID : Mince !

MONSIEUR TULLE : Ça a mis fin immédiatement à notre relation. Il faut dire qu'il était jaloux.

INGRID : Ça peut se comprendre. Mon mari est également très suspicieux.

MONSIEUR TULLE : Il m'a cherché pendant des mois, paraît-il. Il voulait me tuer !

INGRID : Vous tuer ? Eh bien dites-moi, c'est un violent !

MONSIEUR TULLE : Vous imaginez s'il me voyait, là, aujourd'hui ?

INGRID : Rappelez-le, annulez la signature du contrat !

MONSIEUR TULLE : Vous n'y pensez pas ?! Un contrat comme ça ? De nos jours ? Avec les Chinois, les 35h ?

INGRID : Alors ?

MONSIEUR TULLE : Il faut qu'il signe, mais il ne faut pas qu'il me voie. Vous lui expliquerez que j'ai dû partir en voyage d'affaires.

INGRID : Très bien. Dans ce cas, retournez chez vous, je fermerai la boutique, ne vous inquiétez pas.

MONSIEUR TULLE : Vous croyez ? Vous avez raison. Je m'en vais. Il peut arriver d'un instant à l'autre, ce serait trop bête qu'il me croise dans un couloir et que ça foute tout en l'air.

INGRID : Bon, ben moi je m'attaque au contrat.

Elle s'assied devant son ordinateur qu'elle rallume, Monsieur Tulle sort de la pièce.

Scène 2

Peu de temps après, une collègue rentre dans le bureau.

LA COLLEGUE : Ben alors, t'es encore là ?

La secrétaire, un peu embêtée par l'arrivée de la collègue, car pressée d'en finir.

INGRID : Oui, un dernier contrat à faire signer.

LA COLLEGUE : J'ai croisé le patron, il avait l'air soucieux.

INGRID : Tu parles, il s'est encore mis dans de beaux draps !

La collègue s'assied

LA COLLEGUE : Raconte !

INGRID : Des draps nobles, même, on pourrait dire.

LA COLLEGUE : Qui ? Qui ? Dis-moi ?

INGRID : Une comtesse.

LA COLLEGUE : Une comtesse ? Ça alors ! Ben mon cochon !

La secrétaire s'empare du fax pour montrer qu'elle a du travail qu'elle aimerait pouvoir faire.

LA COLLEGUE : Remarque, ça m'étonne pas. Il saute sur tout ce qui bouge. Si en plus ça bouge « noble », il doit aimer, ce radin.

INGRID : Il faudrait que je ...

LA COLLEGUE : C'est ce qu'on se disait avec Jocelyne, à l'accueil, plus il y a du pognon, plus ses relations durent.

INGRID : Je...

LA COLLEGUE : D'ailleurs, avec moi ça n'avait pas duré longtemps. Quand il s'est aperçu que mon mari était au chômage, il m'a soudain trouvée beaucoup moins à son goût.

INGRID : C'est vrai que...

LA COLLEGUE : C'est sûr : je suis pas née avec une cuillère en or dans la bouche, mais bon, les cuillères, moi c'est pas ce qui m'intéressait dans notre relation, si tu vois ce que je veux dire...

INGRID : Euh...

LA COLLEGUE : Et lui non plus, le cochon !

Scène 3

Monsieur Tulle entre dans le bureau, catastrophé.

MONSIEUR TULLE : C'est affreux !

INGRID : Comment, vous êtes encore là ?

MONSIEUR TULLE : Je suis passé prendre mes affaires au bureau, le téléphone sonnait. J'ai décroché, c'était le conseil d'administration. Les actionnaires. Ils s'inquiétaient de voir nos chiffres stables.

INGRID : Ben... Stable, c'est déjà bien, non ? C'est mieux que instable, non ?

MONSIEUR TULLE : Pas pour des actionnaires ! Ils veulent que ça bouge. Si possible que ça monte. Mais à vrai dire, même quand ça descend ils sont contents, ça les occupe. Là, c'est stable, ils s'inquiètent.

INGRID : Et alors ?

MONSIEUR TULLE : Alors ils nous envoient quelqu'un pour vérifier que l'entreprise est bien dirigée. Que les gens bossent bien.

LA COLLEGUE : Ah mince !

INGRID : Ils nous envoient quelqu'un, là, maintenant ? Mais puisque vous partez ?

MONSIEUR TULLE : Je ne pars plus ! Il faut que je reste. Il faut que je montre que je bosse jusqu'à tard, et qu'on ne se laisse pas aller ici. Sinon...

LA COLLEGUE : Sinon ?

MONSIEUR TULLE : Sinon, c'est le plan social, licenciements, départs en pré-retraite non remplacés, réduction des effectifs, réduction des coûts de fonctionnement, délocalisation, ...

INGRID : Mais, et le comte de Suchy en bray ?

MONSIEUR TULLE : Il ne faut pas qu'il me voie !

INGRID : Quand est-ce que l'actionnaire arrive ?

MONSIEUR TULLE : D'un instant à l'autre ! Je cours remettre de l'ordre dans mon bureau.

Il sort

INGRID : Bon, en tout cas, moi, il faut que je tape ce contrat.

Elle allume à nouveau l'ordinateur qui ne s'est visiblement pas allumé tout à l'heure

Scène 4

LA COLLEGUE : Ça ne marche pas ?

INGRID : Je ne sais pas, il marchait encore tout à l'heure, avant que je parte.

LA COLLEGUE : Il ne manquait plus que ça !

INGRID : Je vais appeler l'informatique.

LA COLLEGUE : Pour quoi faire ?

INGRID : Ben, pour qu'il me relance ce truc !

LA COLLEGUE : Tu les as déjà vu réparer quelque chose toi ? Le plus souvent, quand ils repartent, c'est encore pire qu'avant.

INGRID : Mais là, ça peut difficilement être pire, il y a plus rien qui marche !

LA COLLEGUE : Ne sous-estime pas leur capacité de nuisance ! La dernière fois que je les ai appelés, j'avais un simple problème de luminosité de l'écran, c'était tout pâle...

INGRID : Et qu'est-ce qu'ils ont fait ?

LA COLLEGUE : Il a fallu appeler EDF pour qu'ils coupent le courant. Ils ont fait un court-circuit dans le truc en tripotant les réglages.

INGRID : Mince !

LA COLLEGUE : Tu vois.

INGRID : Mais je vais les appeler quand même, il y a urgence, il faut que je tape ce rapport, et mon mari m'attend.

LA COLLEGUE : A tes risques et périls...

Elle prend son téléphone

INGRID : Oui, bonjour, je vous appelle parce que j'ai un problème d'ordinateur. Oui je sais, on ne vous appelle jamais quand tout marche bien mais... Si j'ai fermé toutes les fenêtres ?

Elle regarde autour d'elle

INGRID : Euh... oui, mais... je dois fermer les portes aussi ?
Aaah ! Les fenêtres à l'écran ? Ben en fait, j'ai rien à fermer, ça veut pas s'ouvrir au contraire.
Non, je n'ai pas essayé d'ouvrir l'ordinateur, je parlais des fenêtres. L'ordinateur lui, il veut pas s'allumer.
Comment ça : d'habitude c'est l'écran qui s'allume ?
Oui mais là, il reste éteint, lui aussi. Est-ce que vous pourriez passer voir ?
Que je vous envoie un mail ?
Mais je ne peux pas, l'ordinateur est en panne.
Ah ? C'est la procédure ? Mais si je ne peux pas l'appliquer ?

Alors vous ne venez pas dépanner ? C'est ennuyeux.

Elle réfléchit quelques secondes

INGRID : Bon alors mettons que mon problème c'est que je ne peux pas envoyer de mail. Oui, c'est ça, je n'y arrive pas. Pas moyen. Comment j'arrive à survivre sans mail ? Ben, je me débrouille avec le téléphone, vous voyez...
Vous venez tout de suite ? C'est parfait, je vous attends.

Elle raccroche, puis s'adresse à sa collègue

INGRID : Tu vois ? Il suffit de savoir s'y prendre...

L'informaticien arrive en courant dans le bureau, essouffé et visiblement catastrophé.

L'INFORMATICIEN : C'est ici le problème de mail ?!

INGRID : Euh... oui, oui.

L'INFORMATICIEN : Ah là là, c'est pas de chance. Pourvu que ça ne soit pas grave ! Pas de mail... Ma pauvre...

INGRID : Bah, ça va hein, il n'y a pas mort d'homme...

L'INFORMATICIEN : Quoi ?! Mais c'est hyper grave ! Vous vous rendez compte ? Comment on peut vous joindre ?

INGRID : Ben, par téléphone, ou bien on vient me voir.

L'INFORMATICIEN : Ah ouais, j'avais pas pensé. D'ailleurs...

Il sort son téléphone portable dernier cri

L'INFORMATICIEN : C'est un P412, le dernier de chez Fotofone.

Guettant la réaction des deux femmes

L'INFORMATICIEN : Il est sorti hier. Je l'ai eu en avant-première.

Il ouvre l'écran pour lire ses messages.

L'INFORMATICIEN : « Pas de message depuis trois minutes ». Ah tiens ! (*air blasé*)

Il tripote ensuite le clavier dans tous les sens pendant de longues secondes. Les femmes s'impatientent. Il s'en rend compte.

L'INFORMATICIEN : C'est un clavier ergonomique...

Il continue de s'acharner sur le clavier, la langue tirée pour s'appliquer

L'INFORMATICIEN : C'est un clavier à une seule touche. C'est plus simple.

INGRID : Et pour mon problème ?

L'INFORMATICIEN (énervé) : Une seconde, je suis en train de l'éteindre !

INGRID : C'est que je suis un peu pressée...

L'INFORMATICIEN (toujours sur son clavier de portable) : Oh ça va, hein, avec les outils qu'on a maintenant, on gagne vachement de temps, hein ?

INGRID : Et je n'ai plus accès à internet...

Il s'arrête d'un coup

L'INFORMATICIEN : Quoi ? Ah merde, oui, la panne de mail. Oh là là, j'ai failli oublier...

Il s'installe au poste de la secrétaire, joue un peu avec la chaise de bureau, tourne sur lui-même, roule, monte et descend, puis d'un geste méthodique presse sur quelques touches du clavier.

Il ne se passe rien, il regarde sous le bureau, l'unité centrale.

L'INFORMATICIEN : Mais... Il n'est pas allumé votre ordinateur ?

INGRID (L'air faussement étonnée) : Vous... vous croyez ?

L'INFORMATICIEN : Mais oui, il faut appuyer sur le bouton, là...

Il appuie et rien ne se passe. Il est tenté de regarder son téléphone pour vérifier ses messages, mais il se contrôle.

L'INFORMATICIEN : Ah, mais il fallait le dire si l'ordi était en panne, je serais venu plus vite. Bon, alors voilà ce qu'on va faire : je vais passer sous le bureau, et vous me dites ce qu'il se passe à l'écran.

Il fait le tour et s'installe à quatre pattes sous le bureau, avec un tournevis énorme dans la main. Ingrid se rassied à son poste.

L'INFORMATICIEN : Attention, regardez bien, j'allume !

INGRID : Il y a rien.

L'INFORMATICIEN : Non, mais attendez un peu, quoi ! Patience ! Je crois que j'ai compris...

A ce moment, le mari d'Ingrid se présente à la porte et découvre la scène : un homme est à quatre pattes entre les cuisses de sa femme.

L'INFORMATICIEN : Vous auriez une disquette vierge ?

INGRID : Une quoi ?

L'INFORMATICIEN (plus fort) : Une disquette vierge !

LE MARI (*s'approchant doucement, incrédule*) : Je vous demande pardon ?

L'INFORMATICIEN (*encore plus fort*) : UNE VIERGE !

Il sort de sous le bureau et se cogne la tête, énervé, il se relève exhibant son tournevis gigantesque.

Le mari prend conscience de la taille de l'engin et s'écrie

LE MARI : Oh mon Dieu, chérie, j'espère qu'il ne t'a pas fait mal ?

Scène 5

INGRID (*se levant pour aller rassurer son mari*) : Mais non mon amour, je vais t'expliquer !

LE MARI : Oui, parce que là, j'avoue que je ne comprends pas !

LA COLLEGUE : C'est normal... C'est l'informatique. Personne n'y comprend rien...

L'INFORMATICIEN (*apeuré par le mari jaloux*) : Mais si ! Je vais aller chercher ce qu'il faut, je reviens.

Il s'enfuit.

LE MARI : Que faisait cet homme sous ton bureau ? Avec un tournevis !

INGRID : Il réparait mon ordinateur.

LA COLLEGUE : Enfin... Il essayait. Je suis surprise : on n'a pas eu besoin d'appeler les pompiers cette fois...

LE MARI (*encore plus inquiet*) : Les pompiers ?!

INGRID : Mais non ! Elle a juste eu une mauvaise expérience avec l'informatique.

LA COLLEGUE : Et avec les informaticiens ! Toujours en panne ceux-là ! Enfin, je me comprends.

INGRID : Enfin, je suis content que tu sois là, on a un peu la pression là, tu sais qu'ils vont nous envoyer un actionnaire ?

LE MARI : Un actionnaire ? Mais pour quoi faire ? Et pourquoi maintenant ?

INGRID : Ça... Si je le savais ! Ils veulent vérifier que la boîte va bien, je suppose ?

LE MARI : Un vendredi soir ?

INGRID : Oui, c'est bizarre, hein ?

LE MARI : Plutôt ! Il va surtout voir des bureaux vides.

INGRID : Ben, pas le mien, en tout cas puisque je dois terminer ce contrat.

LE MARI : Au fait, ça avance ?

INGRID : Pas trop, puisque je suis en panne.

LE MARI : Ah ben oui...

Il semble soucieux, réfléchit quelques secondes.

LE MARI : Mais euh... Cet actionnaire, là ?

INGRID : Oui mon amour ?

LE MARI : C'est ... Comment dirais-je... C'est un homme ?

INGRID : Ben je suppose... J'en sais rien en fait. Mais pourquoi tu ...

LE MARI : Oh non pour rien, pour rien, c'est juste pour savoir

Nouveau silence gêné

LE MARI : Mais il va venir seul ici ? Je veux dire, tu seras seule avec lui ?

INGRID : Oh non, le patron reste exprès pour ça, il s'occupera de lui.

LE MARI : Parce que sinon, si tu veux que je t'aide à ... disons à parler avec lui, de ton travail,... si tu veux que je reste, tu me le dis, hein ?

INGRID : Mais non, ce ne sera pas nécessaire. Et puis s'il te voit, que va-t-il penser ? Tu ne travailles même pas ici ?

LE MARI (*déçu, tripotant un papier sur le bureau pour se donner une contenance*): C'est juste.

INGRID : Et puis, qu'est-ce que tu as fait du petit. Tu es bien passé le prendre à l'école ?

LE MARI (*regardant sa montre, paniqué*) : Le petit ?.. Oh merde !

Il court vers la sortie, emportant avec lui le papier qu'il tripotait.

INGRID : Sois prudent surtout ! Tant pis si tu es en retard !

LA COLLEGUE : Il est un peu jaloux non ?

INGRID : Un peu ? C'est maladif, oui !

LA COLLEGUE : Je crois que je ne pourrais pas supporter.

INGRID : Oui, j' imagine bien ...

LA COLLEGUE : Comment ça tu imagines bien ? Ne va pas croire que je suis comme

ça ...

INGRID : Oh non, non... C'est vrai que c'est pas facile tous les jours... Tiens, l'autre jour, il a voulu rentrer dans une cabine d'essayage avec moi pour être sûr qu'il n'y avait personne.

LA COLLEGUE : Non ?!

INGRID : Je te jure ! D'un autre côté, il est tellement étourdi que ça me laisse d'autres libertés. Il oublie la moitié de nos sorties ensemble. J'en profite pour faire du shopping sans lui, en l'attendant. L'autre fois, j'étais au restaurant, on fêtait nos cinq ans de mariage. On devait s'y rejoindre après le boulot. Ne le voyant pas arriver, je l'ai appelé, il était en train de m'écrire une lettre d'amour en pleurant, il croyait que j'étais partie avec un autre !

L'informaticien revient avec une disquette

Scène 6

L'INFORMATICIEN : Voilà ! Avec ça, tout devrait s'arranger.

INGRID : Chic ! Je vais enfin pouvoir travailler !

LA COLLEGUE : Je crois que jamais de ma vie je ne prononcerai cette phrase.

L'INFORMATICIEN : Dites, il est parti, là, le fou furieux ?

INGRID : Mon mari ? Oui, mais il n'est pas méchant, vous savez, juste un peu jaloux.

Il insère la disquette dans l'ordinateur et miracle, ça redémarre.

L'INFORMATICIEN : Et voilà ! C'est magique.

LA COLLEGUE : Attendez, restez encore un peu, les plombs vont sûrement sauter.

L'INFORMATICIEN (*dédaigneux*) : C'est pas comme vous...

LA COLLEGUE : Je vous demande pardon ?

INGRID : Ça marche ! Au travail. Où est le fax de la commande ?

Elle cherche partout.

INGRID : Rhaa, je l'avais posé là !

Tout le monde cherche.

INGRID : Mon mari !

L'INFORMATICIEN (*apeuré*) : Hein ? Où ça ? Où il est ?

INGRID : Non, c'est mon mari qui a pris le fax avec lui, dans la précipitation !

LA COLLEGUE : Appelle-le ?

INGRID : Tu as raison, il doit avoir son portable.

Entendant le mot, l'informaticien sort le sien, et recommence à le manipuler pendant de longues minutes

INGRID : Allô ? Chéri ?

Elle fait une grimace et éloigne le téléphone de son oreille.

INGRID : Allô ? Mais qu'est-ce que j'ai entendu ?

Un accident ? Mon Dieu, mais tu n'as rien ?

En entendant la sonnerie du portable, tu as sursauté et tu as percuté une autre voiture ?

Mais alors, c'est ma faute ?

Rien de grave ? Ah... que de la taule... Bah, on a l'assurance.

Quoi, tu as oublié de renouveler le contrat ? Mais je te l'ai dit la semaine dernière !

Bon, enfin, débrouille-toi... Je t'appelle parce que tu es parti avec la commande.

Oui, j'en ai besoin pour travailler sur mon contrat !

Si tu peux me ramener le fax...

Oui, à pied, si la voiture ne roule plus...

L'autre conducteur n'est pas content ? Ecoute fais-le patienter... si l'actionnaire arrive et qu'il nous trouve là bêtement à attendre un fax qui arrive à pied, il va penser quoi ?

D'accord... A tout de suite.

LA COLLEGUE : Il arrive ?

INGRID : Oui, mais à pied, il a eu un accident. Juste au bout de la rue...

Le portable de l'informaticien sonne, avec une sonnerie totalement débile

L'INFORMATICIEN : Il sonne ! Il sonne !

LA COLLEGUE : Ben... décrochez !

L'INFORMATICIEN : Attendez ! Ecoutez-moi cette sonnerie !

LA COLLEGUE : Si vous ne décrochez pas, elle va s'arrêter...

L'INFORMATICIEN : Ok, mais il faut que je trouve le bon bouton.

LA COLLEGUE : Je croyais qu'il n'y en avait qu'un ?

L'INFORMATICIEN : Effectivement, mais... Ah... Voilà. (*prenant une voix snob*). Allô ?

Il change de tête, puis met sa main devant le combiné.

L'INFORMATICIEN : C'est mon ex ! Je l'ai larguée le week-end dernier et depuis elle me harcèle. Il faut que je m'en débarrasse.

LA COLLEGUE : Vous n'avez qu'à raccrocher !

L'INFORMATICIEN : C'est ce que je fais depuis le début de la semaine, j'ai même changé de portable, pour qu'elle ne m'appelle plus, mais elle a retrouvé mon numéro.

LA COLLEGUE : Comment a-t-elle fait ?

L'INFORMATICIEN : Elle me l'a demandé par mail, je suis tombé dans le piège, je lui ai répondu. C'est une maligne !

LA COLLEGUE : Ça, par rapport à vous, c'est certain !

L'INFORMATICIEN (*s'adressant à la secrétaire*) : Il faudrait que vous vous fassiez passer pour ma nouvelle fiancée.

INGRID : Moi ?! Mais voyons...

L'INFORMATICIEN (*en détresse*) : S'il vous plaît ! Je n'en peux plus ! Je vous ai dépanné tout à l'heure, vous pouvez bien me rendre la pareille ?

INGRID : C'est que... Je n'ai pas la tête à ça, j'ai du travail, mon mari vient de bousiller notre voiture, l'actionnaire va arriver d'une seconde à l'autre...

L'INFORMATICIEN (*L'air méchant*) : Très bien, je vais alors m'occuper de votre ordinateur...

INGRID : Non ! Attendez ! Qu'est-ce que je dois lui dire.

L'INFORMATICIEN : Eh bien, que vous êtes ma nouvelle fiancée. Que vous m'avez rencontré au bureau, que vous êtes folle de moi et... Qu'il faut qu'elle arrête d'appeler maintenant.

INGRID : Ok, passez-la moi, qu'on en finisse !

L'INFORMATICIEN (*lui passant le portable avec précaution*) : Faites attention, hein, c'est fragile ?

INGRID : Allô ?

Oui, je suis sa nouvelle fiancée.

Et bien je suis désolée, maintenant il est avec moi.

Oui, je l'ai rencontré au bureau... Quand je l'ai vu arriver avec son gros ... tournevis et son nouveau téléphone portable, j'ai craqué.

Comment ça vous ne me croyez pas ?

Elle fait des signes de détresse à l'informaticien

L'INFORMATICIEN *chuchotant* : Donnez-lui des détails, plus de détails, sur nous deux, notre relation.

INGRID : Il m'a emmené chez lui dès le premier soir...

Il m'a offert des fleurs.

Ah il ne l'a jamais fait avec vous ? Ben vous voyez, c'est une preuve, c'est moi qu'il aime...

Et ensuite ?

Le mari arrive à la porte

Scène 7

INGRID : Ensuite, il m'a emmenée dans sa chambre, nous avons fait l'amour huit fois, il était formidable, et puis avec son portable, il m'a

LE MARI : Huit fois ?!

La secrétaire voyant son mari qui s'approche, prise de panique, laisse tomber le portable par terre, sous les yeux atterrés de l'informaticien !

LE MARI : Et avec son portable ?!

L'INFORMATICIEN (*ramassant son portable gisant sur le sol*) : Mon portable !

INGRID : C'était pour rire !

LE MARI : Pour rire ?!

L'INFORMATICIEN : Vous plaisantez ?!

LE MARI : Qui était-ce ?

INGRID : Mais.... euh une femme...

LE MARI : Une femme ?

INGRID : Une femme que je ne connais pas...

LE MARI : Que tu ne connais pas ?!

INGRID : Il m'a demandé de le débarrasser de son ex-fiancée en me faisant passer pour sa nouvelle fiancée ! C'était elle que j'avais au bout du fil !

LE MARI : Qui, elle ?

INGRID : L'ex !

LE MARI : Ton ex ?

INGRID : SON ex !

LE MARI : L'ex de qui ?

INGRID : Mais l'ex de lui, quoi !

LE MARI : Quoi, l'ex de lui ?

INGRID : Ben, c'est à son ex que je parlais !

LE MARI : Et tu lui parlais de ton ex à toi ?

INGRID : Mon ex n'existe pas, voyons !

LE MARI : Mais à quel ex parlais-tu de sexe comme ça ?

INGRID (*montrant l'informaticien du doigt*): A son ex à lui, au bout de mon index !

Le mari regarde sa femme fixement pendant quelques secondes, l'air interloqué

LE MARI : J'ai rien compris.

L'INFORMATICIEN : C'est pourtant simple : votre femme vient de bousiller mon portable tout neuf.

LE MARI : Votre portable, vous pouvez vous le mettre huit fois où je pense !

L'INFORMATICIEN : Non mais dites donc !

LE MARI : Et en mode vibreur !

La secrétaire les sépare

INGRID : Bon, on va tous se calmer, et traiter les priorités dans l'ordre.

LE MARI : Justement, je l'ai refusée.

INGRID : Refusé ?

LE MARI : La priorité à l'autre, là, dans sa bagnole.

INGRID : M'as-tu ramené le fax ?

LE MARI *fouillant ses poches* : Je crois que je l'ai. Là. Ah non. Là peut-être ?

INGRID : Ne me dis pas que tu l'as perdu !

LE MARI : Non, le voilà.

Il lui tend le papier, un peu froissé.

INGRID : Dieu soit loué, je vais pouvoir me mettre au travail.

LA COLLEGUE : Ce qu'il ne faut pas entendre tout de même.

L'INFORMATICIEN : Une minute : et ma fiancée, que vous a-t-elle dit, finalement ?

INGRID : Je pense que c'est réglé. Elle ne vous embêtera plus.

L'INFORMATICIEN : Comment en être sûr ?

LA COLLEGUE : Vous voyez bien qu'elle ne vous a pas rappelé !

L'INFORMATICIEN *regardant son appareil* : En même temps ... Je ne sais pas si je suis encore joignable !

LE MARI : Bon, il faut que je retourne à la voiture, le gars va finir par s'impatienter.

L'INFORMATICIEN : Et moi je retourne à mon bureau, je vais voir s'il marche encore. Sinon, je vous envoie la note.

INGRID : Mais c'est vous qui me l'avez collé dans la main votre truc tout fragile, là !

L'INFORMATICIEN : Fragile ?! Mon P412 ? Vous n'y connaissez vraiment rien !

Il sort, vexé. Monsieur Tulle entre.

Scène 8

MONSIEUR TULLE : L'actionnaire vient d'appeler, il sera en retard. Ça nous laisse un peu de temps. Ça avance ce contrat ?

INGRID : Pensez-vous ! Mon ordinateur vient seulement de démarrer.

MONSIEUR TULLE : Quoi ?! Mais le Comte va arriver !

INGRID : Il patientera ! Je n'en ai pas pour longtemps, mais il faut que je sois dans de bonnes conditions.

MONSIEUR TULLE : Alors, allez-y, maintenant, au boulot !

INGRID : Non ! Pas encore !

MONSIEUR TULLE : Qu'est-ce qu'il vous manque encore ?

INGRID (*sortant*) : J'ai envie de faire pipi.

LA COLLEGUE : Je t'accompagne, tiens.

Monsieur Tulle se retrouve seul sur scène, il regarde sa montre, feuillette les papiers qui jonchent le bureau. Le téléphone sonne.

MONSIEUR TULLE : Entreprise Tulle, père et fils, j'écoute...

Oui, je suis le fils Tulle, lui-même...

Eh non, Tulle-père est décédé l'année dernière, paix à son âme... Merci...

On a laissé son nom sur l'enseigne parce que notre informaticien n'a pas été capable de modifier le message du répondeur !

Vous mariez votre fille ? Voilà une bonne affaire... une bonne nouvelle, félicitations...

Et vous voudriez un mariage réussi ? Pas de doute, vous êtes bien à la bonne adresse...

Qu'est-ce qu'il vous faudrait ? Une robe ? Mais oui, nous faisons aussi les robes.

Envoyez-nous la mariée, je l'essaierai... Enfin, je la ferai essayer...

Ce serait pour quelle taille ?

63 ? (*il change de tête*)

C'est... C'est de la taille allemande, ça, non ?

De la taille française ? Ah mince... Enfin, je veux dire...

Non, non, on devrait pouvoir trouver ça... De toute façon au pire, on a des nappes...
Mais, vous savez le tissu, avec les Chinois... Et les 35h, ça risque de pas être donné... Il faudra faire un devis.
Vous voulez vraiment que le mariage soit réussi ? Mais vous avez parfaitement raison...
D'ailleurs, vous avez fait signer quelque chose au futur mari ?
Enfin, moi je dis ça, je dis rien... Faudrait pas qu'il change d'avis, le pauvre !
Bon, quand est-ce qu'on pourrait se voir ? Vous... Vous pouvez la transporter ? Je veux dire, vous avez de quoi vous déplacez ?
Parce que nous, on est au deuxième étage, mais bon, il y a un monte charge...
Au pire, on fera deux voyages.
Voilà.
Eh bien, au plaisir de vous ... vendre une robe bientôt alors ?
Au revoir. A bientôt.

Il raccroche. Puis décroche et numérote.

MONSIEUR TULLE : Oui, c'est Tulle. Dites-moi il faudrait recommander du tissu. On a une grosse... commande à venir.
Oui, un rouleau de dix mètres, ça pourrait suffire, oui... S'il nous en reste un peu en stock...
Non, non, c'est pour un seul mariage...
Oui, et bien on fera un prix de gros !
Voilà, pour la semaine prochaine.
Je compte sur vous.
Au revoir.

Il raccroche. Mais le téléphone sonne à nouveau.

MONSIEUR TULLE : Décidément !

Il décroche

MONSIEUR TULLE : Entreprise Tulle, père et fils, j'écoute...
Monsieur le Comte ! Comment allez-vous ?
Aussi bien que tout à l'heure ? Fort bien, fort bien.
Nous vous attendons avec ... impatience, vous savez ...
Vous avez eu un contre temps ? Ah...Décidément.
Non je dis décidément parce que nous attendons également la visite de l'un de nos financeurs et il est lui-même en retard également.

Se rendant compte qu'il a pu être impoli

MONSIEUR TULLE : Ah non, je ne dis pas que vous êtes en retard ! Je dis que les contre-temps sont toujours embêtants... Pour vous, bien sûr.
Pour nous vous pensez bien que c'est ... un plaisir...

Cherchant à s'en débarrasser adroitement.

MONSIEUR TULLE : Si vous le souhaitez, on peut remettre notre rendez-vous à lundi !
Ah oui, j'oubliais, votre fille se marie demain...
Eh bien nous vous attendrons le temps qu'il faudra.
Oui.

Voilà.
A tout à l'heure Monsieur le Comte.

Il raccroche

MONSIEUR TULLE : Ils ont décidé de tous nous faire chier ce soir, ou quoi ?!

L'informaticien entre dans le bureau, avec son ancien portable dans une main et le nouveau dans l'autre.

Scène 9 :

L'INFORMATICIEN : C'est bien ce que je pensais il est mort !

MONSIEUR TULLE (*inquiet*) : Qui donc ?

L'INFORMATICIEN : Mon portable tout neuf. Tiens, la secrétaire n'est pas là ?

MONSIEUR TULLE : Non, elle fait une pause.

L'INFORMATICIEN : Dites, la boîte n'a pas d'assurance pour ce genre d'accident. J'ai quand même détruit mon portable sur mon lieu de travail !

MONSIEUR TULLE : Une assurance pour le bris de portable ? Avec les Chinois... Et les 35h ! Vous n'y pensez pas !

L'INFORMATICIEN : Si j'étais resté chez moi, je ne l'aurais sans doute pas cassé !

MONSIEUR TULLE : Ça, je n'en suis pas certain !

L'INFORMATICIEN : Comment ça ?

MONSIEUR TULLE : Je vous rappelle que le fax de mon bureau est en panne depuis 3 mois. Il mange des lettres, c'est incompréhensible. On vous paie un peu pour réparer ce type de matériel !

L'INFORMATICIEN : Un fax, c'est quoi ça ? Ça existe encore ?

MONSIEUR TULLE : C'est encore très utilisé, PAR CEUX QUI TRAVAILLENT !

L'INFORMATICIEN : Ah, c'est pour ça...

L'ancien portable de l'informaticien sonne d'une sonnerie encore plus débile que le nouveau

L'INFORMATICIEN : Pff, il était vraiment moins bien ce portable là...

Il décroche

L'INFORMATICIEN : Tiens, salut, toi, quoi de neuf ?

Ton déménagement ? Ah ouais, c'est vrai, c'est quand déjà ?

C'était le week-end dernier ? Ah ben dis-donc, ça s'arrose, ça ! Quand est-ce qu'on pend

la crémaillère ?

Tu m'as attendu ? Quoi t'as déjà fait la crémaillère ?!

Ah ? Pour le déménagement ? Euh... Je t'avais dit que je venais ? Non, c'est pas possible !

Mais bon, tu sais, j'ai changé de portable, tu as peut-être essayé de me joindre sur l'ancien.

Oui, là j'ai repris l'ancien parce que le nouveau est ... en panne.

Le téléphone du bureau sonne à son tour. Monsieur Tulle décroche.

MONSIEUR TULLE : Entreprise Tulle, père et fils, j'écoute...

Ah, c'est l'accueil. Quoi ? L'actionnaire est arrivé ?

(Paniqué) J'arrive, je viens le chercher.

Il raccroche et sort. L'informaticien continue sa conversation sur son téléphone.

Bon ok, et vas-y alors, fait péter, ton nouvel appart, combien ?

Ben tes performances !

Ta connexion internet, quoi, t'as combien ?

Deux mégabits ? *(d'un air condescendant)*

Ah ouais, ouais, c'est bien pour commencer, en même temps, t'as pas besoin de plus toi, hein ?

Moi ? Ah ben moi c'est différent, tu comprends, j'ai des besoins, je suis à la pointe de la technologie...

(L'air faussement modeste)

C'est mon métier en même temps...

Combien j'ai ?

(Le patron entre avec l'actionnaire très sérieux, cravate, l'informaticien exulte)

8 MEGABITS DANS TON CUL, mon gars !

Il se rend compte qu'il n'est plus seul.

L'INFORMATICIEN : Je ... Je vais te laisser, j'ai ... du boulot. Non, déconne pas...

Il raccroche. Silence.

MONSIEUR TULLE : Je vous présente notre informaticien. C'est le plus jeune d'entre nous. En quelque sorte... La relève. *(gêné)*.

L'ACTIONNAIRE *(consterné)* : Eh bien... Ça promet...

MONSIEUR TULLE : Mais vous tombez très bien ce soir, puisque nous allons justement honorer une de nos plus grosses commandes de l'année : Monsieur le Comte de la Suchy en Bray nous fait l'honneur de marier sa fille avec nous.

L'ACTIONNAIRE : Comment cela ?

MONSIEUR TULLE : Je veux dire, il a passé commande chez nous pour son mariage qui a lieu demain. Nous lui faisons signer le contrat ce soir. Car ici, il n'y a pas d'heure pour bosser. *(en direction de l'informaticien)* Pas vrai ?

L'informaticien est les mains dans les poches, l'air pas du tout inspiré et nonchalant.

L'INFORMATICIEN : Pour sûr...

L'ACTIONNAIRE : Bien, je vous explique en deux mots l'objet de ma venue. Nous avons remarqué, au conseil d'administration, que la santé financière de l'entreprise était correcte.

MONSIEUR TULLE : Ah !

L'ACTIONNAIRE : Mais nous devons aussi déplorer une image de marque assez lamentable. En général, les gens qui se marient avec l'entreprise TULLE comme prestataire finissent par divorcer quelques mois plus tard seulement.

MONSIEUR TULLE : En même temps, s'ils divorcent, ils peuvent se remarier ensuite ! Et ça, c'est bon pour les affaires !

L'ACTIONNAIRE : Le soucis, c'est qu'à terme, cela va se savoir et les gens ne viendront plus se marier ici, dans la crainte de porter la poisse sur leur union.

MONSIEUR TULLE : Alors justement ! J'ai une idée. Et si on ajoutait à notre catalogue des produits spécifiques pour les séparations ?

L'ACTIONNAIRE : Vous voulez dire, des ... services qui auraient pour effet de causer des divorces ? Des faux cheveux blonds sur les vestes ? Des petites culottes oubliées au fond du lit ? Ce genre de chose ?

MONSIEUR TULLE : Mais non ! Pour causer le divorce, j'ai bien d'autres idées (*l'air vicieux*). Non je voulais dire que les gens qui se sont mariés grâce à nos services auront peut-être envie de réussir le divorce en fêtant ça dignement, avec des beaux costumes et des cotillons. Nos stylistes penchent déjà sur un modèle de « robe de divorce ». On a même choisi la couleur : ce serait le vert, la couleur de l'espoir, car on espère refaire sa vie, et se remarier, à nouveau avec l'entreprise Tulle, bien sûr. La boucle est bouclée.

L'ACTIONNAIRE : C'est intéressant, comme concept. Je vais y songer. Mais ce n'est pas directement le but de ma visite. Je vais d'abord faire le tour des locaux, si vous le voulez bien, pour m'assurer que tout est bien conforme aux exigences de vos actionnaires, dont je fais partie.

MONSIEUR TULLE (*se dirigeant vers la porte*) : Mais bien sûr.

La secrétaire et sa collègue entrent à ce moment avec un gobelet de café chacune.

MONSIEUR TULLE : Ah ! Vous tombez bien ! Mesdames, voici l'actionnaire de notre société dont je vous ai parlé. Il nous fait le plaisir de s'intéresser à nos activités, je vous demande de lui réserver le meilleur accueil.

INGRID : Monsieur.

LA COLLEGUE : Ah, enfin, vous êtes arrivé ?!

L'ACTIONNAIRE : Figurez-vous que j'ai eu un accrochage avec ma voiture à deux pas d'ici. Le fautif est parti en courant, j'ai même cru le voir entrer dans votre immeuble. Vous n'avez rien vu ?

INGRID : Non rien du tout !

L'ACTIONNAIRE : Délit de fuite : j'ai appelé la police. Quand il est revenu, il faisait moins le malin...

INGRID : Le pauvre !

L'ACTIONNAIRE : Je vous demande pardon ?

MONSIEUR TULLE (*prenant l'actionnaire par le bras*) : Allons-y. (*puis à l'informaticien*) Venez avec nous, vous, ça vous fera de l'exercice.

(Acte II)

Scène 10 :

La secrétaire s'installe à son poste, la collègue s'assied dans le fond, bien décidé à ne rien faire d'autre que regarder ce qui se passe.

INGRID : Bon, cette fois, on va pouvoir s'y mettre pour de vrai.

Le téléphone sonne.

INGRID dépitée : Eh non !

Elle décroche

INGRID : Ah chéri, c'est toi ? Tout va bien ?

Tu es au poste de police ?!

Tu avais oublié tes papiers à la maison ? C'est malin.

Et ils vont te garder longtemps ?

Ah, tu vas ressortir...

Quoi ? Tu n'es toujours pas allé rechercher le petit à l'école ? Mais il est bientôt 18h30 !

Dépêche-toi mon lapin !! Il va faire nuit !

Je te laisse, je suis en retard moi aussi.

Elle raccroche.

LA COLLEGUE : Si seulement il oubliait ton numéro de téléphone, aussi...

INGRID (*un peu énervé*) : Toi, tu n'as pas oublié d'être méchante.

LA COLLEGUE : Oh là là, si on ne peut plus rien dire...

Elle boit une gorgée de son café en maugréant.

INGRID (*s'approchant de son ordinateur*) : Bon !

Une femme entre dans le bureau. C'est une amie de la secrétaire.

L'AMIE : Ingrid, tu es encore là !

INGRID : Comme tu vois !

L'AMIE : Je me disais, dans les bureaux, ils doivent déjà plus travailler à c't'heure !

INGRID : Le bureaux, c'est pas ce qu'on croit !

L'AMIE : Je suis contente de te trouver, il m'arrive une aventure incroyable...

INGRID (*regardant sa montre*) : Je suis... impatiente que tu me racontes tout ça !

L'AMIE (*s'asseyant et se mettant à l'aise comme pour y rester des heures*) : Eh bien figure-toi que ... (*s'apercevant de la présence de la collègue*)... Ah... bonjour, je ne vous avais pas vu. Excusez-moi, je suis distraite.

LA COLLEGUE : Bonsoir.

L'AMIE : Bonjour, bonsoir, à cette heure-là on ne sait jamais quoi dire, hein ?

INGRID (*agacée*) : Moi je dirais bonsoir.

L'AMIE : Alors, va pour bonsoir. Mais j'en étais où ?

INGRID : Tu n'avais pas commencé, je crains...

L'AMIE : Oui, alors, voilà, l'autre jour, alors que j'étais à mon cours de yoga – Tu sais que je fais du yoga ?

INGRID : N...

L'AMIE : Oui, c'est Chantal qui me l'a conseillé, elle m'a dit : si tu as des problèmes de dos, tu verras le yoga, c'est vachement sympa.

INGRID : Tu as des problèmes de dos ?

L'AMIE : Non ! Mais c'est préventif. Le mal de dos, c'est le mal du siècle, paraît-il.

INGRID : En même temps, ça ne touche que ceux qui ... travaillent.

L'AMIE : Pourtant, il y a plein de filles comme moi au yoga, je t'assure ! Donc, j'étais à mon cours de yoga, c'est le lundi soir. Avant c'était le vendredi, mais le vendredi c'était compliqué avec les courses du week-end à faire, et puis Thalassa... Donc finalement maintenant j'y vais le lundi, ça me laisse le temps de me reposer le reste de la semaine.

INGRID (*regardant à nouveau sa montre*) : Et donc ? Que t'est-il arrivé à ce cours de yoga ?

La secrétaire se met discrètement au travail, en faisant toutefois semblant d'écouter la conversation.

L'AMIE : Attends ! Je vais te raconter ! Donc, le prof de yoga, c'est un gars en réinsertion. Il dit qu'il a appris le yoga en prison et que ça lui a fait comme une révélation, tu vois. Ça a changé sa vie. Il s'est dit : « pourquoi prendre des risques à voler des sacs à mains, si on

peut faire payer des gens pour faire du yoga », tu vois ? C'est profond comme réflexion, hein ? On sent l'homme qui a fait une vraie introspection sur lui-même, qui s'est posé les vraies questions.

LA COLLEGUE : Effectivement. Avec vous, il a de l'avenir dans la profession.

L'AMIE : Vous trouvez aussi ? Ah mais il fait cet effet là à tout le monde. Et puis, entre nous, hein, je le dis parce qu'on est entre filles, ne le répétez pas, mais... Il est plutôt beau garçon. Vous le verriez avec son jogging et sa casquette, il a un petit côté voyou de banlieue, comme on voit à la télé, c'est assez excitant.

INGRID : Et donc ?

L'AMIE : Et bien figure-toi qu'un jour, en revenant du yoga, je m'aperçois que j'ai oublié mon portable dans la salle de gym. J'y retourne, mais il n'y avait déjà plus personne, la salle était fermée. Mais là, j'ai eu une idée de génie.

LA COLLEGUE : Pas possible ?!

L'AMIE : Je me suis dit : je vais appeler mon portable, comme ça je saurai si quelqu'un me l'a pris.

LA COLLEGUE : Ah ouais, quand même !

L'AMIE : Pas bête, hein ? Donc j'appelle, et je tombe sur le prof de yoga – Il avait sans doute récupéré le portable à la fin du cours pour me le redonner – Je lui explique toute mon aventure, le portable perdu, l'aller-retour jusqu'à la salle, l'idée que j'ai eue...

LA COLLEGUE : Ça a dû durer des heures...

L'AMIE : Pas tant que ça : j'étais dans une cabine et j'avais qu'une carte 50 unités. Donc il me dit que non, il n'a pas pris mon portable, et il ne l'a pas vu dans la salle.

LA COLLEGUE : Ben... S'il a répondu quand vous avez composé votre numéro ?!

L'AMIE : Justement, c'est ça qui est incroyable. Il m'a dit que ça devait être une erreur de l'opérateur, que le numéro a dû être attribué deux fois et c'est tombé sur nous deux. Tu te rends compte de la coïncidence ?

Ingrid ne répond pas, absorbée qu'elle est par la rédaction de son contrat. De temps en temps, elle boit une gorgée de café, et repose son gobelet sans quitter l'écran des yeux.

L'AMIE (*agacée par l'indifférence d'Ingrid, elle s'adresse à la collègue*) : Après, je rentre chez moi, je raconte tout ça à mon mari, qui ne me croit pas, évidemment. Et qui commence à me faire une scène. Genre, je comprends rien à rien, et que le prof de yoga est une racaille, qu'il m'a volé mon portable... Je me demande où il est allé inventer cette histoire à dormir debout. Je lui dis : t'es jaloux ? Alors il me dit que le prof de yoga se fout bien de moi, qu'il pense qu'à me soutirer de l'argent... Ri-di-cule !

LA COLLEGUE (*ironisant*) : Effectivement : Ri-di-cule !

L'AMIE : Ah ! Vous trouvez aussi ?! Je lui ai dit : « tu n'es qu'un jaloux, et tu ne fais jamais

attention à moi. Le prof de yoga, lui, il remarque mes bijoux quand je les porte, il me demande si c'est de l'or ou du plaqué, il s'intéresse. Toi, tu te mets devant ta télé, ton Thalassa, tu ne me vois même plus, tu ne m'écoutes plus » Et vous savez ce qu'il m'a répondu ?

LA COLLEGUE (*curieuse*) : Non ?!

L'AMIE : Il m'a dit : « Pour ce que tu as d'intéressant à dire... » ! Quel toupet ! Tu te rends compte Ingrid, ce que me dit mon propre mari ?

INGRID (*qui n'a rien écouté de la conversation*) : Hein ?

L'AMIE (*se levant, énervée*) : J'en étais sûre, tu ne m'écoutes pas non plus. Je parle dans le vide !

INGRID (*prenant le contrat qu'elle vient de terminer et d'imprimer, l'air satisfaite*) : Pour ce que tu as d'intéressant à dire...

L'AMIE : Ah non, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ? (*Faisant de grands gestes, la collègue se lève pour la calmer*) Personne ne m'écoute jamais, j'en ai assez, assez !

D'un geste brusque, elle renverse le gobelet de café sur le contrat et sur le chemisier de la secrétaire.

INGRID : Mon contrat !

L'AMIE : Ton chemisier !

LA COLLEGUE : Le café !

L'AMIE (*confuse*) : Je ne t'ai pas brûlée au moins, oh mon Dieu, j'espère que je n'ai pas tâché ton chemisier.

INGRID (*contemplant son travail ruiné*) : Il s'agit bien de mon chemisier ! Mon contrat est à refaire ! Et le client qui va arriver !

L'AMIE : Enlève-le, je te l'amène au pressing, j'y allais justement.

INGRID (*commençant à se dégraffer*) : Mais, je ne peux pas rester sans chemisier ?!

L'AMIE (*qui ne sait plus comment s'en sortir*) : Je... Je te prête le mien !

Elle enlève à son tour son chemisier, elle sont à présent toutes deux en soutien gorge. Monsieur Tulle et l'actionnaire entrent à ce moment.

MONSIEUR TULLE (*ravi*) : Mais dites-moi, que se passe-t-il ici ? (*puis se rendant compte que l'actionnaire est là*). Voulez-vous bien vous rhabillez mesdames ? Nous avons du travail !

INGRID : C'est que j'ai renversé du café sur mes vêtements, mon amie me prêtait gentiment le sien pour que je puisse me présenter déceimment à notre client.

L'ACTIONNAIRE : Le respect du client, c'est important. Dans ce cas, je vous en prie, continuez !

Le mari de la secrétaire entre à son tour, et découvre la scène.

LE MARI (*courant cacher la poitrine de son épouse de la vue des deux hommes*) : Mais que se passe-t-il encore ici ?!

L'ACTIONNAIRE (*désignant le mari*) : Mon Dieu, c'est le client ?

LE MARI : Le client de quoi ? Mais dans quel genre d'entreprise travailles-tu, Ingrid ?!

MONSIEUR TULLE : Non, Monsieur est le mari de notre secrétaire.

LE MARI : Parfaitement ! Et je suis le seul client de ma femme ! Enfin, je veux dire...

L'ACTIONNAIRE : Mais on entre comme dans un moulin, ici ? L'accueil ne filtre pas les entrées ?

MONSIEUR TULLE : Bien sûr que si, Monsieur, mais j'imagine que notre visiteur avait une urgence familiale à partager avec son épouse. N'est-ce pas ?

LE MARI : Une urgence ?!

MONSIEUR TULLE (*insistant*) : Oui, vous ne venez ici qu'en cas d'extrême nécessité, n'est-ce pas ?

LE MARI (*comprenant la situation*) : Je... Oui, bien sûr, vous pensez bien que j'ai autre chose à faire que de ... m'occuper des ... dossiers de mon épouse.

L'ACTIONNAIRE : Remarquez, je n'ai rien contre la vie familiale... Mais voyez-vous, on ne peut pas se permettre de se dissiper trop souvent de la sorte. L'entreprise héberge les employés et reçoit les clients. Point. Tout le reste ne doit être qu'exception.

LE MARI : Eh bien, justement, là nous sommes en plein dans une exception.

Il remet sa veste, car sa femme a fini de se rhabiller.

L'ACTIONNAIRE : Mais, dites-moi, nous ne nous sommes pas déjà vus quelque part ?

LE MARI : Je ne sais pas, je ne suis pas physionomiste. Vous seriez le conducteur de la voiture avec laquelle je viens d'avoir un accident, je ne vous reconnaîtrais même pas...

L'ACTIONNAIRE : Voilà ! C'est ça ! Vous êtes le malade qui a pris la fuite après l'accident !

LE MARI : Moi, malade ?

L'ACTIONNAIRE (*s'adressant à Monsieur Tulle*) : C'est à cause de lui que je suis en retard ! Il a ruiné mon pare-choc puis s'est enfui en courant. Il me semblait bien que je l'avais vu entrer ici !

LE MARI (*souhaitant changer de sujet*) : Bon, Ingrid, tu es à nouveau vêtue, je peux te laisser.

INGRID : Mais pourquoi es-tu revenu ici ?

LE MARI : Ah oui, c'est vrai. Ben, pour prendre les clés de ta voiture, la mienne ne roule plus droit. Je vais tout droit, elle tourne à droite. (*faisant les gestes*) Je tourne à gauche, elle va tout droit. Et comme j'ai besoin de prendre à gauche pour aller rechercher le petit à l'école...

INGRID (*lui donnant les clés*) : Je t'en prie, dépêche-toi et fait un peu attention, tu as vu l'heure qu'il est ?

LE MARI : Si je n'avais pas rencontré ce con.... tretemps. Je n'en serais pas là...

L'ACTIONNAIRE : Dites-donc, vous savez ce qu'il vous dit le contretemps ?

LE MARI : Je m'excuse, mais je suis pressé.

Il sort.

L'AMIE : Je vous laisse également, j'amène tout ça au pressing. Quand je vais raconter ça à mon mari...

Elle sort à son tour.

Scène 11 :

MONSIEUR TULLE : Bon, et ce contrat, où en sommes-nous ?

INGRID : Je l'avais terminé, mais... Le café l'a rendu inutilisable.

MONSIEUR TULLE : C'est ennuyeux, nous en avons besoin rapidement, tirez-en un nouvel exemplaire.

INGRID (*s'approchant de l'ordinateur*) : Oui, c'est ce que je vais faire. De toute manière, je l'avais sauvegardé, je n'ai qu'à relancer l'impression, normalement.

Elle essaye, mais rien ne se passe.

INGRID : C'est pas vrai, cela ne va pas recommencer !

L'ACTIONNAIRE : Que se passe-t-il ?

INGRID : J'ai perdu mon document. Je l'avais pourtant enregistré, j'en suis certaine.

L'ACTIONNAIRE : Où est ce garçon qui s'occupe de l'informatique ? Allez-le chercher bon sang !

MONSIEUR TULLE : Il a dû s'arrêter à son bureau, il avait un appel sur son portable.

L'ACTIONNAIRE : Appelez-le. On va voir s'il est efficace !

Monsieur Tulle et les deux employées se regardent, inquiets

LA COLLEGUE : Vous n'allez pas être déçu...

L'ACTIONNAIRE : Comment ?

LA COLLEGUE : Je dis : je suis sûr qu'il est déjà dessus.

L'ACTIONNAIRE : Dessus ?

LA COLLEGUE : Le problème !

L'ACTIONNAIRE : J'espère bien ! De nos jours, l'informatique est vitale, on ne peut pas faire sans.

MONSIEUR TULLE : Je vais le chercher.

Il sort

L'ACTIONNAIRE (*se tournant vers la collègue*) : Et vous, quel est votre rôle exact dans l'entreprise ?

LA COLLEGUE : Mon rôle exact ?

L'ACTIONNAIRE : Oui, votre mission, si vous préférez, ce pour quoi on vous paye ?

LA COLLEGUE : Ce pourquoi on me paye ? Eh bien... Je suis dans les ... les relations humaines.

L'ACTIONNAIRE : Ah ? La communication ? Orale, écrite ?

LA COLLEGUE : Euh... Surtout orale en fait. Je dirais même ... buccale.

L'ACTIONNAIRE : Comment cela ?

LA COLLEGUE (*s'approchant*) : Je vous montrerai, si vous voulez...

L'ACTIONNAIRE : Mais j'espère bien. Je suis curieux de toutes les expériences professionnelles. Vous savez, on en apprend tous les jours.

LA COLLEGUE : Oh, je ne pense rien vous apprendre dans ce domaine...

L'ACTIONNAIRE : Mais détrompez-vous, j'aime bien aller au fond des choses.

LA COLLEGUE : Dans ce cas ...

Monsieur Tulle arrive, poussant l'informaticien vers le bureau

MONSIEUR TULLE : Voilà, vous allez nous dépanner ça en moins de deux !

L'INFORMATICIEN : Vous croyez ?

MONSIEUR TULLE (*menaçant*) : Je vous le souhaite.

L'INFORMATICIEN (*s'adressant à la secrétaire*) : Que s'est-il passé cette fois ?

INGRID : J'ai sauvegardé mon document tout comme il faut et pourtant je le retrouve plus.

L'INFORMATICIEN : C'est impossible.

INGRID : Je sais. C'est pour ça qu'on vous appelle.

L'INFORMATICIEN : Ne me demandez pas l'impossible.

MONSIEUR TULLE : Si si, on vous le demande. Et on est pressé.

L'INFORMATICIEN : A l'impossible, nul n'est tenu.

MONSIEUR TULLE : Si, si, vous, vous êtes tenu. (*l'empoignant par le bras*) et même fermement tenu !

L'INFORMATICIEN (*s'installant devant l'ordinateur, réglant la chaise de bureau*) : Bon, voyons. Il s'appelait comment ce document.

INGRID : « Contrat de mariage »

L'INFORMATICIEN : Vous l'avez créé quand ?

INGRID : Il y a dix minutes. Un quart d'heure peut-être ?

L'INFORMATICIEN : Quel jour sommes-nous ?

INGRID : Euh... Vendredi.

L'INFORMATICIEN : Quelle heure est-il ?

MONSIEUR TULLE : N'essayez pas de gagner du temps !

L'INFORMATICIEN : J'essaie de comprendre ! Quelle heure est-il ?

INGRID : Il est 18h45.

L'INFORMATICIEN : Voilà ! C'est ça !

MONSIEUR TULLE : Quoi ? Ça ?

L'INFORMATICIEN : Le vendredi soir, la sauvegarde se met en route. Le réseau n'est plus accessible. D'habitude à 16h30, il n'y a plus personne.

L'ACTIONNAIRE : Quelle heure dites-vous ?

MONSIEUR TULLE : Il veut dire : à cette heure, plus personne n'est devant son écran, car on fait notre réunion quotidienne.

L'ACTIONNAIRE : A 16h30 ?

MONSIEUR TULLE : Oui, c'est la mi-journée, pour nous. On quitte le bureau vers 23h00...

Les employés se regardent.

L'ACTIONNAIRE : Je suis impressionné.

MONSIEUR TULLE (*change de sujet*) : Et donc, ce document, où est-il passé ?

L'INFORMATICIEN : Oh, il est quelque part... On le retrouvera lundi.

INGRID : Lundi ?!

MONSIEUR TULLE : Mais il n'y a pas moyen d'arrêter le processus de sauvegarde ?

L'INFORMATICIEN : Vous plaisantez ?

MONSIEUR TULLE : Je ne sais pas, je ...

L'INFORMATICIEN : Si vous voulez perdre le boulot de toute la semaine, c'est la meilleure chose à faire.

L'ACTIONNAIRE (*s'adressant à la secrétaire*) : Et vous ne pouvez pas simplement retaper ce document ?

INGRID : Si bien sûr, mais ...

MONSIEUR TULLE (*insistant*) : Mais ?

INGRID : Il me faudrait un peu de calme et du temps, depuis tout à l'heure, je suis sans cesse dérangée.

MONSIEUR TULLE (*sautant sur l'occasion*) : Vous avez raison, je vais vous aider et cela ira plus vite. (*s'adressant à la collègue*) Vous voulez bien offrir un café à Monsieur l'actionnaire ?

L'ACTIONNAIRE : Pas de café, merci, mais madame souhaitait me présenter ses techniques nouvelles de communication orale. Je pense que c'est le moment.

LA COLLEGUE : Ah ? C'est à moi ? Par contre il faudrait que je passe à la pharmacie.

L'ACTIONNAIRE : A la pharmacie ? Vous êtes souffrante ?

L'accompagnant à la sortie.

LA COLLEGUE : Je vais vous expliquer...

MONSIEUR TULLE (*s'adressant à l'informaticien*) : Quant à vous, retournez dans votre bureau, on vous appellera.

Scène 12 :

MONSIEUR TULLE : Bien, faites voir cette commande ? Ah oui, on devait trouver un truc pour les sangliers...

INGRID : Dans la première version, j'avais mis en petit : « Les sangliers ne sont ni repris ni échangés ».

MONSIEUR TULLE : Mouais, c'est un peu violent comme formule, on sent qu'il y a une arnaque... Que diriez-vous de : « sangliers non contractuels » ?

INGRID : Ben... « Non contractuels », dans un contrat ...

MONSIEUR TULLE : Vous avez raison, c'est idiot.

Grand silence, réflexion intense.

MONSIEUR TULLE : Quelle idée aussi de faire un lâcher de sangliers à un mariage. A-t-on idée...

INGRID : C'est vrai que ce n'est pas courant... Je me demande même si ça va être joli à voir ...

MONSIEUR TULLE : Le client est roi... Que voulez-vous... Que pensez-vous de « La fraîcheur des sangliers n'est pas garantie » ?

INGRID : C'est à dire que si le client s'attend à des sangliers vivants, le mot « fraîcheur » va quelque peu le dérouter.

MONSIEUR TULLE : Effectivement... C'est insoluble...

Grand silence

MONSIEUR TULLE : Vous savez quoi ? Je vais appeler une amie juriste. Elle sait ficeler des contrats en béton, personne n'a jamais réussi à se retourner contre elle. Même moi, et c'est pas faute d'avoir essayé.

INGRID : Très bien, je vous laisse ma place.

MONSIEUR TULLE (*s'installant sur le poste de la secrétaire*) : Voilà, elle va me dicter les mots justes, et ça va nous enlever une sacrée épine du genou.

Il numérote

MONSIEUR TULLE : Oui, allo.

Tulle à l'appareil.

Oui, il y avait longtemps, n'est ce pas ?

Pas assez à votre goût ? Vous me taquinez...

Non ? Bien... (*reprenant son sérieux*) Je vous appelle pour un petit problème juridique, pour la rédaction d'un contrat.

Oui, nous avons un client qui souhaite faire réaliser par nos services un lâcher de sangliers.

Oui, oui, c'est bizarre, mais voilà, c'est un gros client...

Et avec les Chinois... Les 35 h...

Voilà, donc il s'agirait de faire spécifier sur le contrat, de manière assez discrète, vous voyez, que les sangliers ne sont pas forcément vivants.

Ou qu'ils sont même tout à fait morts, voilà, vous avez compris.

Malhonnête ? Non... Pensez donc... Non, juste le soucis de respecter le client et ne pas lui promettre n'importe quoi, vous voyez.

Voilà, pourvu qu'il signe à la fin...

Il laisse tomber son stylo sous le bureau et fait signe à la secrétaire de lui ramasser, il coince le combiné avec son épaule, côté scène et se saisit du clavier

MONSIEUR TULLE : Voilà, je vous écoute. Je suis prêt à prendre note.

La secrétaire cherche en vain le stylo qui est inaccessible depuis ce côté du bureau. Elle passe de l'autre côté et s'agenouille sous le bureau.

MONSIEUR TULLE : Alors, vous me dites « Etant entendu que les parties afférentes au contrat susdit... »

« Le client ne saurait proroger au choix sibyllin de l'article cité en objet... »

Dites-moi, c'est du texte de haute volée, que vous me donnez là.

Attendez, je ne tape pas très vite.

Il s'affaire sur le clavier pendant ce temps, le mari se présente à la porte, ne voit pas que le patron est au téléphone mais voit sa femme sous le bureau.

MONSIEUR TULLE (s'exclamant presque tout en continuant de taper sur le clavier) : Ah oui ! Bravo !

Oui, oui, c'est bon ça !

J'ai bien fait de vous appeler vous maniez la langue à la perfection.

C'est doux, c'est léché, on dirait un poème.

Le mari fait un pas pour entrer, offusqué, il prend une paire de ciseaux qui traînait là.

MONSIEUR TULLE : Mais dites-moi vous travaillez toujours au palais...

Voyant le mari, il continue tout bas

MONSIEUR TULLE : ... de justice. Excusez-moi, ça va couper.

Il raccroche, le mari arrive avec sa paire de ciseaux dans les mains. La secrétaire qui ne s'est rendu compte de rien sort doucement de bureau.

INGRID : Ah ça y est, j'ai réussi. Dites-moi, il a tout coulé, y en a partout. Il faudra nett...

Elle voit son mari.

LE MARI (dégouté) : « Il a tout coulé ? »

INGRID : Le stylo ! Il est tombé.

MONSIEUR TULLE : J'étais au téléphone avec une amie. Ce n'est pas ce que vous

croyez.

LE MARI (*ne lâchant pas sa paire de ciseaux*) : Ça commence à faire beaucoup de coïncidences, tout de même !

INGRID : Il a raison : il a demandé à une amie de l'aider à rédiger une partie du contrat !

LE MARI : Et toi ?

INGRID : Quoi moi ?

LE MARI : Que faisais-tu là dessous ?

INGRID (*lui montrant le stylo*) : Je ramassais le stylo de Monsieur Tulle, il avait glissé sous le bureau !

Il pose la paire de ciseaux.

LE MARI : Mais je vous préviens, je vous ai à l'oeil. Je peux venir ici aussi souvent qu'il le faut.

INGRID : Et le petit ?

LE MARI : Il est chez ta mère.

INGRID : Ah.

LE MARI : Il t'attend avec impatience.

INGRID : Nous avons encore un peu de travail.

MONSIEUR TULLE : Oui, si vous voulez que cette journée se termine bien, de grâce laissez-nous travailler.

LE MARI : Travailler ? Chaque fois que je pénètre dans cette pièce, il se passe quelque chose de pas catholique.

<Bruits suspects venant du couloir>

LE MARI : Tiens, qu'est-ce que c'est encore que ça ?

<Bruits ne laissant plus de place au doute : des ébats sexuels>

INGRID : Oh, ça, ça doit être l'actionnaire.

LE MARI : Eh ben... Il actionne fort !

MONSIEUR TULLE : J'ai demandé à notre collègue de l'inviter à prendre des parts supplémentaires dans la société.

LE MARI : Je ne sais pas s'il va prendre des parts, mais en attendant il s'en paye une bonne tranche !

MONSIEUR TULLE : C'est bon signe pour notre introduction en bourse.

LE MARI : Il va injecter des liquidités dans la société ?

MONSIEUR TULLE : C'est probable.

Fin des ébats, dans un bruit fracassant

LE MARI : C'est un crack boursier !

MONSIEUR TULLE : Il va revenir, il ne faudrait pas qu'il vous voie là.

LE MARI : Ok, je pars. Mais je ne suis pas loin. Je t'attends au bistrot en bas, chérie. De toute façon, j'ai les clés de ta voiture.

INGRID : Très bien, j'arrive dès qu'on a terminé.

Il sort.

MONSIEUR TULLE : Bien, terminons ce fichu contrat une fois pour toute. Je vous redonne le clavier, vous tapez plus vite que moi. Nous avons bien avancé.

INGRID : Bien, je reprends la suite.

Scène 13 :

L'actionnaire entre, un pan de chemise en dehors du pantalon, la cravate de travers, épuisé.

L'ACTIONNAIRE : Eh bien dites-moi, la communication, de nos jours... C'est exigeant.

MONSIEUR TULLE : Vous avez fait le tour de la question ?

L'ACTIONNAIRE : Je... Je crois. Je vous avoue qu'à un moment... j'ai lâché prise.

MONSIEUR TULLE : Notre collègue est assez... réputée dans le domaine.

L'ACTIONNAIRE : Ça... On voit que c'est une professionnelle. On ne lui fait pas avaler n'importe quoi.

MONSIEUR TULLE : Et encore, en si peu de temps, ce n'était qu'une mise en bouche.

L'ACTIONNAIRE : Vous avez raison, il faudra que je revienne faire des stages de remise à niveau.

MONSIEUR TULLE : Mais, vous êtes le bienvenu.

L'ACTIONNAIRE : Où en êtes-vous du contrat ? Il n'est toujours pas là, le client ?

INGRID : Voilà, je l'ai terminé. Je le sauvegarde sur ma clé USB pour éviter le problème de tout à l'heure, et je l'imprime.

MONSIEUR TULLE : Effectivement, je ne sais pas ce qu'il fait, ça fait bientôt une heure qu'il m'a dit au téléphone qu'il arrivait dans cinq minutes.

INGRID : Voilà, c'est imprimé.

Elle tend les feuilles à Monsieur Tulle

MONSIEUR TULLE : Fort bien, fort bien. Je vais relire ça.

Il relit en silence les pages du contrat.

L'ACTIONNAIRE (*regardant le pantalon de Monsieur Tulle*) : Mais, qu'avez-vous donc là ?

MONSIEUR TULLE : Je vous demande pardon ?

L'ACTIONNAIRE : Regardez. Ici, et là. Et sur toute la jambe. Vous êtes tout bleu.

MONSIEUR TULLE : Tout bleu, moi ?

La secrétaire s'approche

INGRID : Il a raison, votre pantalon est tout tâché. C'est affreux.

MONSIEUR TULLE (*se regardant*) : Bon sang, vous avez raison. Un pantalon tout neuf, je le tenais de ma grand-mère !

INGRID : Vous ne pouvez pas garder ça. Imaginez que Monsieur le Comte voit ça.

MONSIEUR TULLE : Il vaudrait mieux qu'il ne me voie pas DU TOUT.

L'ACTIONNAIRE : Comment ça, vous n'allez pas faire signer le contrat vous-même ? A un si gros client ?

MONSIEUR TULLE : Ahem... Bien sûr que si... Mais effectivement, il ne peut pas me voir dans cet état. Donc je vais me changer chez moi, et je reviens.

L'ACTIONNAIRE : Pas question : s'il arrive entre temps, de quoi aurons-nous l'air ? Enlevez votre pantalon, je vais aller le détacher aux toilettes.

MONSIEUR TULLE : Vous... vous croyez ?

L'ACTIONNAIRE : On ne garde pas un pantalon tâché devant les clients. M'enfin que vous a-t-on appris à l'école. C'est la base élémentaire de la communication.

MONSIEUR TULLE : D'enlever son pantalon ?

L'ACTIONNAIRE : Exactement !

Il part avec le pantalon de Tulle, qui se retrouve en caleçon et un peu gêné.

Scène 14 :

MONSIEUR TULLE : Voilà, voilà, voilà...

INGRID : Vous verrez, ça va vous soulager.

MONSIEUR TULLE : Je n'en doute pas, mais vous voyez...

Le téléphone sonne

INGRID : Entreprise Tulle Père et Fils, j'écoute ?
Ah, c'est l'accueil ? Un monsieur monte pour nous ? Très bien...

Elle raccroche

INGRID : Un homme est en train de monter pour nous voir.

MONSIEUR TULLE : C'est le Comte ?

INGRID : Je ne sais pas, elle ne m'a pas dit. On ne peut pas lui faire confiance à la dame de l'accueil. Elle ne reconnaît personne.

MONSIEUR TULLE : Mon Dieu, si c'est lui et qu'il me trouve dans cet état.

INGRID : Cachez-vous !

MONSIEUR TULLE : Mais où ? Grand Dieu !

INGRID : Là, mettez-vous dans cette armoire.

MONSIEUR TULLE : Dans l'armoire ? Mais vous n'y ...

INGRID : Il arrive dans le couloir, je l'entends, entrez là-dedans et taisez-vous !

*Il entre dans l'armoire, en caleçon, le contrat toujours dans les mains.
Le mari de la secrétaire entre dans la pièce.*

INGRID : Ah ! C'est toi ?!

LE MARI : Eh bien oui, c'est moi. Tu attendais quelqu'un d'autre ?

INGRID : Ben notre client, il n'est toujours pas arrivé, mais l'accueil vient de me prévenir que quelqu'un arrivait, c'est sans doute lui, tu devrais partir.

LE MARI : C'est moi qui me suis présenté à l'accueil. Par politesse. Elle ne m'a pas reconnu ?

INGRID (déçue) : Oh, c'était donc toi ?

LE MARI : Ça fait plaisir...

Le mari se déplace dans la bureau. La secrétaire stresse en pensant au patron dans l'armoire. Elle se poste devant.

INGRID : Et sinon, ça va ?

LE MARI : Oui... Oui... Et toi ?

INGRID : Ben moi... Ça va...

LE MARI : Tu es seule ?

INGRID : Ben... Tu le vois bien.

LE MARI : Cet obsédé de Monsieur Tulle ne te fatigue pas trop ?

INGRID : Monsieur Tulle... Non, non, tu sais il n'est pas méchant... Et puis c'est cette histoire d'actionnaire, cela l'a un peu stressé...

LE MARI : Actionnaire ou pas, il ne pense qu'à sa bourse. Ou plutôt SES bourses. Je me demande laquelle il place en premier, d'ailleurs. Vous faire travailler jusqu'à 19h00 un vendredi soir. Tu trouves ça normal.

INGRID : Eh bien, c'est exceptionnel, c'est un concours de circonstances.

LE MARI : Mais tu attends quoi, au juste, debout là ?

INGRID : Mais j'attends que... que le client arrive. Voilà, je l'attends impatiemment. Je suis un peu stressée moi aussi.

LE MARI : Tu vas l'attendre debout comme ça ?

INGRID : Debout assise, qu'est-ce que ça change après tout...

LE MARI : Toi, tu me caches quelque chose.

Il regarde derrière elle.

INGRID : Mais non, voyons. Tu veux que j'aie m'asseoir ? Regarde : je vais m'asseoir.

Elle part s'asseoir à son bureau.

LE MARI (*Constatant qu'elle ne cachait rien*) : Et l'informaticien ? Il est parti à cette heure.

INGRID : Penses-tu, nous sommes tous mobilisés. Il est d'ailleurs venu tout à l'heure pour nous aider.

LE MARI : Vous aider ? Cet incapable ?

INGRID : Figure-toi que j'avais perdu mon fichier.

LE MARI : Il l'a encore cherché sous ton bureau ?

INGRID : Mais non, que vas-tu t'imaginer.

LE MARI (*un peu rassuré, il se détend, il s'assied*) : Quand même, vous avez la belle vie dans les bureaux. Il y a plein de temps mort...

INGRID : Tu trouves ?

LE MARI : Regarde là, tu bosses, officiellement. Mais tu ne fais rien. En fait.

INGRID : Ben si : j'attends.

Il se lève d'un coup.

LE MARI : Bon, et si nous attendions en buvant un verre, tu as une bouteille d'eau, là-dedans ?

Il ouvre l'armoire d'un coup, découvrant Monsieur Tulle, en caleçon.

LE MARI : Qu'est-ce que vous faites-là, vous ?

MONSIEUR TULLE : Je... J'attends que l'on détache mon pantalon.

LE MARI (*regardant sa femme*) : Que fait-il là ? Dans ton armoire ? A demi nu ?

INGRID : Je vais t'expliquer...

LE MARI (*s'énervant*) : Non, tu ne vas rien m'expliquer. C'est assez maintenant. Je ne crois plus à tes mensonges. Chaque fois, je dis bien chaque fois que j'entre dans ce bureau par surprise, tu es obligée de « m'expliquer » quelque chose. Dans un bureau, on est censé travailler. On ne se promène pas en caleçon, en soutien gorge, on ne passe pas son temps sous les bureaux, et on n'entend pas des orgies dans le bureau d'à côté ! Enfin !

Alors je ne sais pas quelle lamentable excuse vous allez me trouver cette fois, mais je ne la gèberai pas. C'est fini, Ingrid, je ne peux plus te faire confiance !

L'actionnaire entre, avec un tablier et un fichu dans les cheveux, telle une lavandière, en regardant le pantalon.

L'ACTIONNAIRE : J'ai réussi à ravoir les tâches, mais maintenant il faut que ça sèche !

Le mari s'assied. Blasé. Il prend sa tête dans ses mains.

Scène 15 :

LE MARI : Bon, allez-y, je vous écoute.

MONSIEUR TULLE : Tout à l'heure, votre femme cherchait mon stylo sous le bureau, il avait coulé, vous vous souvenez ?

LE MARI : Oui. Quel rapport avec votre pantalon et l'actionnaire de carnaval, là ?

MONSIEUR TULLE : Eh bien voilà : l'encre s'est répandue sur mon pantalon, qui était du coup tout tâché. Il a fallu le nettoyer avant que notre client arrive.

L'ACTIONNAIRE (*enlevant son tablier*) : Et l'actionnaire de carnaval, il vous signale qu'il a plus de raison d'être ici que vous, Monsieur. Nous travaillons, nous !

LE MARI : Vous travaillez ?! Laissez-moi rire! Vous passez votre temps à déambuler à moitié à poil. C'est un lupanar, ici ! Articles de mariage, mes fesses, c'est uniquement la nuit de noce qui vous intéresse !

MONSIEUR TULLE : Ecoutez, Monsieur, je comprends votre désarroi, mais il faut être raisonnable. Votre épouse nous est précieuse, de grandes responsabilités pèsent sur elle aujourd'hui, il faut la laisser travailler en paix.

LE MARI : Elle ne sera pas en paix tant que vous serez en caleçon dans son bureau !

MONSIEUR TULLE : Je remettrai mon pantalon dès qu'il sera sec.

LE MARI : Et plus personne ne se déshabillera devant elle ?

MONSIEUR TULLE : Je vous le promets.

LE MARI : Et elle ne se déshabillera pas non plus ?

MONSIEUR TULLE : Pourquoi le ferait-elle ?

LE MARI : Vous savez, j'ai tout vu aujourd'hui !

MONSIEUR TULLE : Si vous avez tout vu, vous pouvez partir, vous ne verrez rien de plus.

LE MARI (*quand même inquiet*) : Vous croyez ?

L'ACTIONNAIRE (*sans le tablier, mais toujours avec le fichu, l'air ridicule*) : Je vous garantis que je veillerai personnellement à ce que votre femme soit protégée.

LE MARI (*dubitatif*) : Je ne sais pas si ça me rassure...

INGRID : Ils ont raison, chéri, maintenant tu deviens pénible. Attends-moi au bistrot en bas, et ne nous dérange plus. Le client devrait arriver d'une minute à l'autre.

Le téléphone sonne

INGRID : Ah ! C'est peut-être lui.

Elle décroche

INGRID : Oui. Ah, c'est l'accueil. Monsieur Le Compte de la Suchy en Bray. Oui faites-le monter...

Elle raccroche

INGRID : Il arrive !

MONSIEUR TULLE : Bon sang, je vous raccompagne.

Il prend le mari par le bras et le force à sortir.

L'ACTIONNAIRE (*Enlevant son fichu*): Mais ! Revenez vite ! On a besoin de vous ici !

MONSIEUR TULLE (*en sortant*) : Oui, oui, je reviens, je reviens. Et donnez-moi mon pantalon.

INGRID (*inquiète*): De toute façon, il est parti avec le contrat. Il faudra bien qu'il revienne.

L'ACTIONNAIRE : Bon, remettons un peu d'ordre dans cet endroit.

*Ils rangent tous les deux les choses qui traînent, ferment l'armoire ...
Le client entre, l'air sérieux et mal tourné.*

Scène 16 :

LE CLIENT : Madame, Monsieur, bonjour...

L'ACTIONNAIRE, INGRID : Bonjour Monsieur le Comte.

LE CLIENT : J'ai rendez-vous avec Monsieur Tulle, j'espère qu'il est encore là.

INGRID : Il arrive d'une minute à l'autre, Monsieur le Comte. Il avait une petite chose à régler.

LE CLIENT : Le contrat est-il prêt ? Je suppose que oui, avec le retard que j'ai.

INGRID : Il est fin prêt, Monsieur le Comte.

LE CLIENT : Je suis en retard, c'est à cause de ma femme. Enfin, pas directement, bien sûr. Elle n'y est pour rien la pauvre. Figurez-vous qu'elle est institutrice et que l'un de ses enfants lui est resté sur les bras jusqu'à 19h00 ! Non, mais dans quel monde vivons-nous ?

INGRID : Ah oui, il y a des parents indignes...

LE CLIENT : Et comme je devais passer la prendre à la sortie, nous avons attendu bêtement, tous les deux. D'où mon retard.

INGRID : Ce n'est pas grave, cela nous a laissé le temps de vous peaufiner le contrat.

LE CLIENT : J'espère bien. Ce mariage est une véritable catastrophe.

L'ACTIONNAIRE : Ah ?

LE CLIENT : Je veux dire : l'organisation. Pourtant, on ne demande rien de bien sorcier, n'est-ce pas ?

INGRID (*cachant son étonnement*) : Effectivement... C'est une cérémonie de mariage, quoi ...

LE CLIENT : Cela dit, ce n'est pas non plus trop banal, j'espère ? Parce que vous comprenez, mes amis de la Haute Société m'attendent au tournant, il faut que ça en jette un peu.

INGRID : Ça pour en jeter...

LE CLIENT : Bon, mais que fait Tulle ? J'en ai assez d'attendre pour aujourd'hui.

Monsieur Tulle entre, une perruque sur la tête.

MONSIEUR TULLE : Bonjour, bonjour. Ah ! Monsieur le Comte ! Quelle surprise ?

Blanc

LE CLIENT : Bonjour... Monsieur... Tulle ?

MONSIEUR TULLE : Lui-même, pour vous servir. Du moment que vous signez un gros chèque bien sûr !

Sa plaisanterie tombe à plat.

MONSIEUR TULLE : Oh mais je vois que c'est ma coiffure qui vous étonne ? Je vais vous expliquer : je teste des perruques de mariage. Vous savez, aujourd'hui la calvitie touche 18% des jeunes mariés. Qui ne sont d'ailleurs plus si jeunes... Nous avons donc un certain nombre d'articles qui leur sont destinés, c'est discret, ça ne se voit pas, et ça fait mieux qu'un crâne qui brille au soleil, n'est-ce pas ?

LE CLIENT : Je ne sais pas, il faudrait peut-être voir au soleil...

MONSIEUR TULLE : Donc, ce contrat. Vous savez, nous n'avons pas arrêté depuis votre appel, nous nous sommes mis en quatre pour vous trouver tout ce qu'il y a de mieux.

LE CLIENT : J'y comptais, figurez-vous. Je ne me laisserai pas avoir une fois de plus.

MONSIEUR TULLE : Il ne manque plus que votre signature, et nous envoyons les commandes. Je ne vous cache pas qu'il ne faut plus tarder à signer maintenant, parce que pour demain, les délais vont être serrés.

Il lui tend les papiers.

LE CLIENT : Bon, ok je signe.

MONSIEUR TULLE : Voilà, c'est ça, signez.

LE CLIENT : (*lisant le document de près*) : c'est quoi ça : « des sangliers morts ».

MONSIEUR TULLE (*L'air faussement étonné*) : Comment dites-vous ?

LE CLIENT : Là, c'est écrit, des sangliers « morts ».

MONSIEUR TULLE (*géné*) : Euh... Des sangliers morts, euh ... Non : des sangliers Maures. M.A.U.R.E.S il y a dû avoir une coquille.

LE CLIENT : Qu'est-ce que c'est que ça ?

MONSIEUR TULLE : Eh bien, c'est une ... une race de sangliers voyons, vous ne connaissez pas les sangliers Maures ?

LE CLIENT (*l'air méfiant*) : Je n'en ai jamais entendu parlé.

MONSIEUR TULLE (*prenant les autres à témoin*) : Mais si, voyons, les sangliers Maures sont réputés dans les mariages. Enfin, nous, nous n'utilisons que ceux là.

LE CLIENT : Ah ?

MONSIEUR TULLE : Oui, les sangliers Maures ont le groin, beaucoup plus... Enfin beaucoup moins (*il cherche quelque chose autour de lui pour faire une comparaison. Il trouve le nez de l'actionnaire*)... Beaucoup plus rose, regardez, ils ont le groin beaucoup plus rose, un peu comme ça.

L'actionnaire se dégage

LE CLIENT : Vous... Vous êtes sûr ?

MONSIEUR TULLE : Certain ! Le groin rose des sangliers Maures, c'est de notoriété publique. Et ça va bien avec la robe de la mariée, en général (*plus bas*) ou ce qu'il y a dessous. Ça fait ton sur ton, comme on dit.

LE CLIENT : Thon sur thon ? Le poisson ?

MONSIEUR TULLE : Mais non le sanglier, suivez un peu quoi !

LE CLIENT : Alors je signe ?

MONSIEUR TULLE : Faites donc !

LE CLIENT : Mais la faute d'orthographe à Maures ?

MONSIEUR TULLE : Je vous propose de signer seulement le dernier feuillet, et nous on remettra la page corrigée ensuite.

LE CLIENT : Vous... Vous êtes sûr ?

MONSIEUR TULLE : Puisque je vous le dit. Cochon qui s'en dédit ! Comme on dit ! En parlant de sanglier.

Sa blague tombe à plat.

LE CLIENT : Dites donc, c'est le prix des sangliers ça ?

MONSIEUR TULLE : Ah oui, c'est pas donné un lâcher de sangliers. Mais bon, on a le mariage qu'on mérite, hein ?

LE CLIENT : Tout de même pour des sangliers !

MONSIEUR TULLE : Les sangliers, c'est rien, c'est l'hélicoptère !

LE CLIENT : L'hélicoptère ?

MONSIEUR TULLE : Ben, l'hélicoptère, pour faire le lâcher de sangliers.

LE CLIENT : Depuis un hélicoptère ?

MONSIEUR TULLE : Ça se fait toujours ainsi.

LE CLIENT : Pauvre bêtes.

MONSIEUR TULLE : Mais non puisqu'ils sont morts. Enfin, je veux dire Maures. Ils sont très souples. C'est aussi pour ça qu'on les préfère aux autres races...

LE CLIENT : Alors je signe ?

MONSIEUR TULLE : Je vous en prie. Il est déjà presque trop tard.

LE CLIENT (*feuilletant à nouveau le contrat, au grand désespoir de Monsieur Tulle et la secrétaire*) : J'ai peur de faire une bêtise.

MONSIEUR TULLE : La bêtise, ce serait de ne pas signer et de faire capoter le mariage de votre fille à moins de vingt quatre heures de la cérémonie...

LE CLIENT : Vous avez raison. Je signe.... Juste une dernière chose. Pour la sangria, vous avez pu trouver un fournisseur correct.

MONSIEUR TULLE : La sangria ?

INGRID : La sangria ?

LE CLIENT : Eh bien, oui, voyons, la sangria, je vous l'avais précisé dans la commande que je vous ai faxé.

MONSIEUR TULLE : Impossible ! Je n'ai rien vu.

LE CLIENT : J'en suis certain ! Vous avez encore le fax ?

INGRID : Oui, oui, il est ici.

Elle ressort le fax de l'endroit où il était rangé.

LE CLIENT : Regardez, c'est ici : « pichets de sangria » , pour l'apéritif.

MONSIEUR TULLE : Mais pas du tout : il est écrit ici « Lâcher de sangliers » !

LE CLIENT : Mais qu'est-ce que vous m'emmerdez avec vos sangliers, vous savez où vous pouvez vous les carrer les sangliers ?

MONSIEUR TULLE : Je sais ! C'est le fax ! Mon fax il mange des lettres. C'est à cause de

l'informaticien. Il va m'entendre celui-là ! Je l'appelle.

Il prend le téléphone.

MONSIEUR TULLE : Si vous n'êtes pas dans ce bureau dans trois centièmes de secondes, je vous fait avaler votre téléphone portable. Oui, le nouveau, et l'ancien. Les deux. Attention, je lance le compte à rebours.

Il raccroche.

L'informaticien arrive en courant, une bouteille d'eau à la main. Au dernière moment, il trébuche et éclabousse tout le monde, ainsi que les contrats.

Tout le monde crie.

L'ACTIONNAIRE : Voilà, nous sommes trempés.

MONSIEUR TULLE : Monsieur le Comte, je vous en prie, enlevez vos vêtements, je vais les faire sécher.

Tout le monde se déshabille, se retrouve en sous-vêtements.

Le mari arrive alors à la porte, il crie :

LE MARI : Mais qu'est-ce qu'il se passe encore ici !

Baisser de rideau.